



TAHITI COTE EST

par Marie-Noëlle Fremy



La mer est là,
Elle bat,
Grise, lourde comme une peau.

Sans cesse montant,
Sans répit descendant,
Bat le régime d'un cœur lent. L'eau,
Immense
Blessure du mercure qui danse,
Monte et descend sans hâte
Le long des rochers de basalte
Rompus, tordus, déchiquetés,
Gris de plomb fondus puis fixés
À jamais
Séchés
Au soleil d'un tropique évident,
Le temps
Retenant
Depuis si longtemps
Les noces de l'immobile
Et du mouvement.

Sur ces rochers
Dès l'aube menacés,
Le temps immémorial,
Fort et fier mâle
D'une terre sans peine
Et si peu humaine,
N'enfante
Ni passé, ni présent
Et chante
L'orage, la nature et le vent.

Bouche de mercure qui tance,
La lèvre de l'océan immense,
Monte et descend sans halte
Le long des rochers de basalte,
Où le géant
Grignote le temps,
Attend le moment
De l'assaut final,
L'instant où, sans rival,
Enfin il osera
Et il s'en viendra
Consoler violemment
Les noces de l'immobile
Et du mouvement.



MON AMI TIA TIA

par Marcel Marius



Il y avait longtemps que je l'avais remarqué dans les bars que je fréquentais. Il avait ceci de particulier, lorsque l'apéritif du soir se prolongeait, de prendre derrière le comptoir un violon et d'en jouer avec beaucoup d'entrain (il a eu un premier prix au conservatoire de Paris). Aussitôt, c'était la fête qui se poursuivait très souvent jusqu'à la fermeture du bar.

Un soir, TIA TIA, horloger de son métier, se disputait avec un de ses clients qui lui ramenait une montre réparée la semaine précédente.

Mon ami lui fit remarquer que cette montre était faite pour rester tranquillement sur terre et non pour se promener dans les fonds sous-marins.

Monsieur Tia Tia, dit le client, pour me parler ainsi il faut que vous ayez encore bu!

Un peu énervé, l'horloger répondit: - *Monsieur, je suis peut-être un peu gai, mais demain il n'y paraîtra plus; tandis que vous, vous êtes un imbécile, et cela, pour toute votre vie.*

Et tout le monde dans le bar de s'esclaffer.

C'est de cette époque que date notre amitié.

Un jour que nous avions un peu forcé sur l'apéro, c'était l'anniversaire de Tia Tia, se sentant légèrement fatigué, Tia Tia me dit qu'il allait se reposer dans ma voiture qui se trouvait un peu plus loin, dans le parking.

Manque de pot, il se trompe de bagnole et va s'affaler dans la voiture d'une vahiné popaa nouvellement arrivée à Tahiti. Elle ne connaissait pas la gentillesse tahitienne et téléphona aussi sec aux *mutoi* (agents de police) qui arrivèrent aussitôt, réveillèrent Tia Tia en le secouant. Celui-ci n'y comprenant rien et se croyant dans son droit, les traita de tous les noms d'animaux.

Embarqué dans le panier à salade, il passa la nuit à la calabousse.

Le lendemain, le rencontrant dans la rue et ignorant ce qui s'était passé la veille, il me dit: *Marcel, tu ne devineras jamais où j'ai passé la nuit, je te le donne en mille!*

À tout hasard, je lui dis: - *Avec Miss Tahiti 1973.*

- *Non, c'est plus extraordinaire que cela: mon vieux, j'ai passé la nuit en tôle. En tôle, tu comprends, le jour de mon anniversaire, me dit-il outré.*

Il me raconte tout ce qui s'est passé, et il ajoute: - *Heureusement que les flics sont de braves types, sans quoi j'étais bon pour une amende salée.*

- *Eh bien, lui dis-je en riant, tu peux dire que tu l'as échappé belle. Tia Tia il faut arroser cela.*

- *OK, me dit-il.*

Une fois installé au bar, Tia Ti, le verre à la main, me dit: - *Marcel, il faut que je me modère, et que j'espace mes visites dans les chapelles: allez, à la tienne.*

- *Manuia, Tia Tia, et la vie continue...*



LE BLEU QUI FAIT MAL AUX YEUX

par Alex W. du Prel



J'aime profondément l'atoll de Mike, Tetuara. Comme on peut aimer une femme. Avec passion.

Un atoll est un autre monde. Plutôt un monde à part. Un lieu de communion avec un chef-d'œuvre de la nature.

Un atoll est la seule terre de ce bas monde créée par la vie, par des organismes vivants.

Il n'est pas né de la collision de plaques tectoniques. Cela aurait été bien trop inélégant. Une chose si fragile ne peut être l'enfant d'un acte aussi brutal.

Un atoll est le fruit de la conspiration entre les éléments nobles de notre planète. Le feu des entrailles de la terre a placé l'embryon, la patience du temps l'a modelé, l'eau de l'océan et la chaleur du soleil l'ont nourri, et le vent l'a sevré.

Imagine l'océan Pacifique, immense, vaste. Trop vaste. Plus de la moitié de notre globe.

Profond aussi. Plus de quatre kilomètres en moyenne.

Un point faible au milieu de cette immensité d'eau. Et le feu de la genèse

va pousser lentement, patiemment, puissamment le magma jusqu'à percer la surface de l'océan. Alors, masse énorme, il sera déjà plus grand que le Mont-Blanc, orgueil de l'Europe.

Puis ce volcan s'essoufflera, s'éteindra. Mais son poids immense, seul à des milliers de kilomètres d'un continent, le fera s'enfoncer. Lentement. Inexorablement. Jusqu'à disparaître sous les flots.

Mais un petit détail changera tout : des coraux tropicaux vont trouver un habitat parfait sur cette terre submergée. Car elle fournit l'environnement idéal : un support, de la lumière, une mer chaude, et de l'oxygène, fourni par les brisants d'une houle éternelle, reliquats de tempêtes des quarantièmes rugissants ou enfant des alizés constants.

Et le volcan continuera de s'enfoncer, lentement, et le corail poussera, tout aussi lentement. Les nouvelles générations sur les squelettes de calcaire des ancêtres. Bientôt il n'y aura plus trace du volcan, il n'y aura qu'un grand anneau de corail.

Alors un lagon sera né.



LA LÉGENDE DE HINA ET DU COCOTIER



À l'âge de 16 ans, la belle princesse de Pape'uriri, Hina, est promise en mariage par ses parents au prince du lac Vaihiria, Faaravaianuu. Quand on lui présente son époux, elle est stupéfaite : le roi du lac est une monstrueuse anguille. Épouvantée, Hina s'enfuit à Vaira'o, sur la presqu'île de Tai'arapu, chez le dieu Maui. L'anguille, le prince Faaravaianuu, sort du lac et se fraye un chemin dans la vallée de Vaihiria. Elle finit par retrouver Hina.

Maui, horrifié, plaça ses deux tiki en pierre sur la falaise. Grâce à cette protection, il réussit à pêcher la bête monstrueuse. Il la coupe en 3 morceaux, ayant enveloppé la tête dans une pièce de tapa (tissu végétal), il la présente à Hina.

Ne pose surtout pas ce paquet à terre avant d'être arrivée chez toi, et plante-le au centre de l'enclos de ton maraé. Cette tête d'anguille contient de grands trésors. Tu en tireras de quoi construire ta maison, de quoi boire et manger.

Hina part ; quelques instants plus tard, elle souhaite se baigner avec ses ser-

vantes et dépose son paquet sur l'herbe oubliant ainsi le conseil du dieu Maui. La terre s'ouvre et engloutit la tête de l'anguille. Une plante apparaît alors et se met à grandir. Elle devient un arbre étrange, ressemblant à une immense anguille dressée, la tête vers le soleil : le premier cocotier vient de naître.

Hina comprend qu'elle ne peut plus rentrer chez elle. Elle doit surveiller la croissance de cette nouvelle richesse. Les jours passent ; une grande sécheresse survient et seul le cocotier résiste. Les hommes goûtent alors les fruits qui contiennent une eau sucrée et sur lesquels apparaissaient trois taches sombres, dessinant les yeux et la bouche de l'anguille.

Ainsi, boire un coco à la façon de Hina, c'est savourer un baiser royal jadis refusé.

Aujourd'hui, lorsqu'on survole la vallée de Vaihiria, le cours d'eau de la rivière fait penser au chemin d'une anguille, et nous rappelle ainsi le parcours de Faaravaianuu pour retrouver Hina.



COUCHER DE SOLEIL AU TAHARAA

par Marc Frémy



Les jeunes Tahitiens grattaient la guitare et l'ukulélé en chantant. Les uns appuyés sur leur scooter, les autres assis sur le dossier du banc de ciment, ils offraient l'image d'une philosophie de la vie simple. Leur manque apparent de souci s'accompagnait d'un nombre important de boîtes de bière vides gisant à leur pied, à l'ombre d'un grand caoutchouc qui devait en voir des vertes et des pas mûres plus d'un soir par semaine.

La terrasse qui surplombe la falaise et domine la mer s'ouvre sur un panorama grandiose. L'océan se déroule devant les yeux, cinquante mètres plus bas, et cette vaste plaine s'étend au loin jusqu'à Papeete dont on voit la grande digue qui ferme le port, jusqu'à Moorea posée sur l'horizon déchiré par son profil aigu, et jusqu'à perte de vue, vers le nord d'où arrive la longue houle.

Ce point de vue, dit du « banc du gouverneur », mais bien peu encore l'appellent ainsi, ce gouverneur-là ayant disparu des souvenirs, attire les passants au coucher du soleil. L'astre disparaissant derrière Moorea offre souvent un spectacle magnifique, empli d'une majesté qui laisse sans voix les touristes et, d'une façon générale, ceux qui aiment la nature.

Cette fin d'après-midi d'un dimanche ordinaire de septembre ne faisait pas exception à la règle. Les voitures s'arrêtaient. En descendaient des curieux qui venaient s'installer sur les marches

de ciment brut constellées de restes de chewing-gum noirâtres, s'accouder au parapet ou s'asseoir dessus jambes pendantes.

Pour moi, je passais par-là à ce moment et j'ai eu brusquement envie d'assister à la fin du jour. Je sortais d'une longue séance de travail avec Emittenza, le conseiller du président, sur un projet à soumettre le mercredi au conseil des ministres, et j'étais fatiguée. Mon mari et mes enfants pouvaient bien attendre dix minutes de plus. De toute façon, je me sentais le besoin impérieux de me détendre, là, face à la mer.

Le groupe de jeunes Tahitiens donnait une sérénade inattendue mais accordée à l'esprit du lieu. Légèrement ivres, ils mélodiaient joyeusement les succès du moment et des chansons plus anciennes. Les guitares à sonorités basses, les ukulélés plus clairs, les voix à plusieurs tons montaient sans cri dans l'air tiède, accompagnant la fin du jour.

Au coin de la terrasse, près des musiciens, un couple se tenait enlacé, yeux dans les yeux. L'homme tournait le dos à la mer. La jeune femme brune s'appuyait contre son épaule. bercés par leur bonheur, ils s'imprégnaient de la poésie de l'heure, à la fois présents et absents. Étrangers aux bruits, au panorama, aux gens, ils n'étaient que des acteurs muets de cette mort du jour à laquelle ils échappaient par une porte dérobée connue d'eux seuls.